

LIBELLULES

JOËL EGLOFF



LIBELLULES



BUCHET ❁ CHASTEL

© Libella, Paris, 2012.
ISBN : 978-2-283-02333-4

« Quand je serai grand, je ressemblerai à mon fils. »

L. E.

No comprendo

« Est-ce que t'en es sûr qu'on va revivre ?

– Pourquoi tu me demandes ça ? j'ai fait, en prenant un air ahuri, juste pour gagner un peu de temps, comme si cela m'avait surpris qu'il puisse me poser ce genre de question. Ce n'était pas la première fois, pourtant.

– Non, mais est-ce que t'en es sûr qu'on va revivre ? » a-t-il insisté, de peur que je ne cherche à éviter de lui répondre.

Avant de me lancer, il fallait que je pèse mes mots, que je prenne de grandes précautions. Je n'envisageais pas de lui mentir en lui disant qu'à ce sujet je ne me faisais aucun souci, qu'il pouvait dormir sur ses deux oreilles, que si j'étais sûr d'une chose, c'était bien de cela. Je n'avais aucune intention non plus de lui annoncer, l'air

désinvolte, qu'on allait finir en se laissant pousser les ongles et les cheveux, peinarde, dans la glaise. Pas plus que je ne voulais lui asséner que cela dépendait de la manière dont on menait sa vie, que si l'on préférait, pour l'éternité, les vues dégagées et la compagnie des petits oiseaux à celle des lombrics, il valait mieux être à la hauteur ici-bas et toujours bien se tenir à carreau.

Ce que je lui ai répondu, au bout du compte, c'est que je n'en étais pas sûr, évidemment, que personne ne pouvait en être sûr, en fait, que ce n'était pas une question d'en être sûr, d'ailleurs, pas une question de savoir, mais de croire ou de ne pas croire. Que certaines personnes croyaient ceci et que d'autres personnes croyaient cela. Voilà.

« Tu vois ? j'ai dit, en tentant une sortie.

– Et nous ? Qu'est-ce qu'on croit, nous ? il m'a fait, alors que je pensais m'en être tiré à bon compte.

– Nous ? j'ai dit. Eh ben, c'est compliqué... Nous, on croit que... on sait pas... c'est-à-dire... on croit... comment t'expliquer?... On pense qu'on va revivre, sûrement... je veux dire, vivre ailleurs... enfin...

différemment, plutôt. On croit... on croit qu'il y a des choses qui ne meurent pas. Que même si le corps meurt, l'esprit, lui, sans doute, enfin, peut-être, continue de vivre quelque part... au ciel, par exemple... enfin, pas vraiment au ciel, c'est une image... pas dans les nuages, mais... »

À son regard, j'ai bien senti qu'il commençait à se lasser de mes explications. Je faisais sûrement peine à voir. Même la fois où il m'avait demandé si les mouches avaient des oreilles, je m'étais senti plus pertinent.

« De toute façon, j'ai fini par conclure, pour me sortir de là, tant bien que mal, on continue de vivre aussi dans le souvenir et le cœur de ceux qu'on a aimés, tu vois? »

Mais sans doute ne voyait-il pas, non, pas plus que moi, puisqu'il venait de me tourner le dos et s'était replongé dans son jeu comme s'il ne l'avait jamais interrompu.

Même s'il ne m'écoutait plus, maintenant, trop occupé à faire voler, au-dessus de lui, l'avion qu'il tenait entre ses doigts, j'ai voulu lui dire encore qu'il ne fallait pas qu'il s'inquiète, en tout cas, et qu'il pense à ces choses, à son âge, que ce n'était qu'un

enfant, et que sa vie serait longue, qu'il devait se soucier du présent, uniquement, mais que s'il lui arrivait d'y penser malgré tout, il fallait qu'il m'en parle, bien sûr, qu'il n'hésite pas à me poser des questions.

Et puis j'ai préféré me taire, parce qu'à cause du bruit de l'avion qu'il imitait de plus en plus fort, je n'entendais plus le son de ma propre voix.

Rien à secouer

Huit ans, déjà... je me disais, l'autre jour. Huit ans que je la vois à sa fenêtre, de l'autre côté de la cour, secouer son linge, tous les jours de la semaine, souvent plusieurs fois par jour, et parfois même à la nuit tombée. Elle secoue des draps, des oreillers, des pantalons, des pyjamas, des chaussettes, des robes et des jupes, des serviettes, des pulls et des chemises, et tout ce qu'il est possible de secouer.

Elle secoue chaque chose avec vigueur, mais sans empressement, quatre fois, le plus souvent, ou cinq, puis elle se retourne, plie le vêtement dans l'ombre, se saisit du suivant, et se repenche à sa fenêtre, pour le secouer avec vigueur, mais sans empressement, quatre fois, le plus souvent, ou cinq, c'est selon.

Ses enfants aussi secouent. Ils sont trois, me semble-t-il, deux garçons et une fille, adolescente maintenant. Ils ont bien changé. Je les ai vus grandir à leur fenêtre et secouer depuis tout petit. Ils secouent encore un peu plus mollement que leur mère, on voit qu'ils n'ont pas toujours l'air convaincus par ce qu'ils font, un long soupir parfois les trahit, ils se posent encore des questions. Mais c'est à force de secouer que l'on finit par comprendre pourquoi on secoue. Et bientôt, c'est sûr, ils secoueront leurs vêtements d'eux-mêmes sans qu'on ait besoin de leur dire quoi que ce soit. Et plus tard, eux aussi, ils apprendront à leurs enfants à bien secouer, et leurs enfants, c'est probable, feront de même avec les leurs. Ainsi va la vie.

Leur mère n'est jamais bien loin quand ils secouent. Même si je ne la vois pas, je sens sa présence dans leur dos, lorsqu'ils se retournent pour écouter ses remarques ou ses recommandations. Et parfois, même, elle apparaît à la fenêtre de la chambre voisine, pour secouer avec eux et s'assurer de plus près qu'ils secouent bien comme il faut.

Le mari, lui, ne se montre que rarement. Il m'est arrivé de le voir agiter quelques vêtements, un dimanche ou certains jours fériés, c'est tout. Mais cela ne signifie pas pour autant qu'il se moque du linge à secouer. Au contraire, je suis persuadé qu'il regrette de ne pas pouvoir y accorder plus de temps, et qu'une fois rentré, le soir, d'une journée sans doute épuisante, au cours du dîner, il s'en préoccupe sincèrement.

« Ça a été aujourd'hui ? »

Sa femme lui sourit.

« Bien secoué ? »

Elle acquiesce d'un hochement de tête, les yeux mi-clos. Il s'adresse alors aux enfants :

« Vous avez secoué un peu, après l'école ? »

Les deux plus jeunes baissent le regard.

« Qu'est-ce que vous avez secoué ? »

– Tout... on a tout secoué, répond sa fille aînée, d'une voix un peu lasse. Et re-secoué ce qu'on n'avait pas bien secoué hier, aussi. »

Il esquisse une mimique satisfaite.

Pendant un moment, on entend plus que le tintement des couverts dans les assiettes. Puis il s'essuie la bouche et s'éclaircit la voix. Les regards se tournent vers lui.

« Je me suis dit que... que ça faisait longtemps que je n'avais pas secoué avec vous et que ce week-end, peut-être, on pourrait tous secouer ensemble, comme avant. Qu'est-ce que vous en pensez? »

Sa femme ne dit rien mais lui fait un large sourire. Pas les enfants.

Quand tout est calme, la nuit, et qu'elle ne secoue plus, lorsque sans doute, déjà, depuis longtemps, elle dort, et que mes yeux parfois se promènent sur les immeubles d'en face, je tombe sur ses volets clos, et me demande alors à quoi elle peut rêver. De quoi peut être fait un beau rêve de linge bien secoué? Et ses cauchemars sont-ils agités par de soudaines bourrasques qui emportent son linge, au loin, ou ses enfants, même, par-dessus les toits et les cheminées, accrochés aux vêtements qu'ils secouaient, gonflés comme des voiles?

Mais tandis qu'au fil des jours et des saisons, j'observe cette femme qui secoue son linge à sa fenêtre, que je tente de la décrire, maintenant, et que je m'interroge sur les raisons qui peuvent bien la pousser à

secouer son linge, sans cesse, c'est de moi dont je me mets peu à peu à douter. Est-ce tout à fait normal de ne jamais rien avoir à secouer à sa fenêtre, à part une pauvre nappe, de temps en temps, dont je veux faire tomber quelques miettes? Qu'y a-t-il à dire, au juste, au sujet d'une femme qui secoue honnêtement son linge à sa fenêtre? Qu'y a-t-il de surprenant à ce que des enfants bien élevés aident leur mère à secouer son linge? À ce qu'un mari aimant se soucie de ce qui occupe et préoccupe sa femme?

Plus je m'intéresse à elle, plus je me dis que le temps qu'elle passe réellement à secouer son linge au cours d'une journée n'est finalement pas excessif, en dépit des apparences. Et s'il m'est arrivé, c'est vrai, de la voir secouer son linge à la nuit tombée, en plein hiver, je n'en ai été témoin que deux ou trois fois, tout au plus. Ce n'était pas, non plus, tout à fait au beau milieu de la nuit. Et c'était il y a longtemps, déjà, soyons précis.

On dirait d'ailleurs, comme un fait exprès, que depuis que je m'intéresse à elle, certains jours, ses fenêtres restent closes. Et

lorsque enfin elles s'ouvrent et qu'elle y paraît, elle y passe juste le temps qu'il faut pour secouer deux ou trois vêtements. Mais rien d'étonnant à cela. C'est sûrement parce qu'elle a mieux à faire, et que si elle secoue son linge, ce n'est pas de gaieté de cœur, ni parce qu'elle ne se sent bien qu'en secouant son linge, ni parce qu'une voix lui ordonne de secouer son linge, mais simplement parce que cela doit être fait et que si elle ne secoue pas son linge, personne ne le secouera à sa place.

Je me mets à penser qu'il serait bien malhonnête de laisser entendre que cette femme a de curieuses habitudes, alors que c'est moi, qui ne secoue jamais rien, dont le comportement pourrait paraître douteux. Et c'est de moi dont on devrait sourire, à cause des vêtements poussiéreux et froissés que je porte sans complexe.

Lorsqu'elle secoue, parfois elle s'interrompt pour suivre des yeux le vol d'un oiseau. Et son regard se perd dans les nuages. Elle reste pensive et immobile un

long moment, puis elle revient soudain à elle, et se remet à secouer.

Quand, discrètement, je l'observe, il arrive que nos regards se croisent. Alors je détourne les yeux ou, au contraire, je feins un regard vague et pensif, tombé sur elle par hasard.

Je dois finir par lui sembler bizarre. Inquiétant, peut-être. Et lorsqu'elle me surprend à la regarder secouer son linge, tout en secouant je ne doute pas qu'elle se dise : Huit ans, déjà... Huit ans que je le vois à sa fenêtre, immobile, me regarder secouer mes vêtements.

Les jours raccourcissent

« On a le beau temps, finalement, elle m'a dit, au bout de quelques minutes de silence.

– Oui... après la pluie d'hier, j'ai répondu, en lui souriant dans le miroir.

– Oh, il a pas tellement plu.

– Le soir, quand même, j'ai fait, on a eu quelques averses.

– C'est vrai qu'il fait nuit plus tôt, elle m'a fait remarquer. Hier, à huit heures, quand je suis sortie, il faisait déjà nuit. »

Je n'ai pas vraiment compris quel rapport elle voyait entre la nuit et la pluie. J'ai tout de même enchaîné.

« Eh oui, les jours raccourcissent, j'ai dit, avec le ton nostalgique de celui qui regrette le bon vieux temps où les jours étaient plus longs.

– Ça va, comme ça, devant? » elle m’a demandé.

J’ai pris deux petites secondes avant de me prononcer.

« Ça a l’air bien », j’ai dit, même si je n’avais pas une opinion très affirmée sur la question.

Le téléphone a sonné.

« Excusez-moi, elle m’a fait.

– Je vous en prie. »

Lorsqu’elle est revenue s’occuper de moi, nous ne nous sommes pas parlé pendant un petit moment. Je dois reconnaître que je ne cherchais peut-être pas non plus quoi dire avec acharnement.

C’est elle qui a fini par reprendre les choses en main.

« Vous êtes parti en vacances?

– Oui, au mois d’août, j’ai répondu. Tout le mois d’août. »

Et puis j’ai aussitôt ajouté quelques précisions, afin qu’elle ne doute pas de ma bonne volonté à alimenter notre conversation.

« À la montagne, j’ai dit, et puis en Italie, aussi. »

Elle s'est contentée d'acquiescer d'un petit signe de tête.

« Et vous ? j'ai demandé, parce que c'était bien la moindre des politesses.

– À Saint-Jean-de-Luz, elle m'a fait, juste le week-end du 15 août. »

J'ai un peu regretté, du coup, de lui avoir dit que j'étais parti tout un mois. J'en ai même éprouvé un curieux sentiment de culpabilité.

« Vous êtes de là-bas ? lui ai-je demandé encore, parce que cela me semblait approprié.

– Non... mais j'y vais depuis toujours, m'a-t-elle répondu. On raccourcit les pattes ?

– Oui, j'ai dit.

– Beaucoup ? »

J'ai haussé les épaules, indécis.

« De la moitié », me suis-je risqué, mais sans être convaincu du tout que c'était de la moitié qu'il fallait les raccourcir.

Cela m'avait simplement semblé le meilleur compromis entre le fait de ne pas les raccourcir du tout et le risque de trop les raccourcir, même si ce que j'aurais préféré, de loin, c'était de ne pas avoir le choix, et

qu'elle me dise avec certitude et d'un œil aiguisé : je vais vous les raccourcir aux deux tiers, c'est ce qu'il faut, ou aux trois quarts, ou peu importe, du moment que je n'ai pas à m'en soucier, aucune décision à prendre, aucune responsabilité à endosser, d'autant qu'au bout du compte, lorsqu'elle les a eu raccourcies de la moitié, j'ai remarqué que celle de droite était nettement plus haute que celle de gauche. Mais je n'ai rien dit. Je m'en occuperai moi-même, j'ai pensé.

« Vous travaillez pas, aujourd'hui? » elle m'a demandé, visiblement intriguée par ma venue en pleine semaine, au beau milieu de l'après-midi, ce qui, ajouté au mois complet de vacances que je venais de lui avouer, me rendait sans doute un peu suspect à ses yeux.

« Si, mais je travaille chez moi », j'ai répondu, presque honteux. Alors je fais un peu comme je veux, tout en sachant bien qu'elle ne s'en contenterait pas et que ma réponse ne ferait qu'attiser sa curiosité.

« C'est bien, ça, elle m'a dit, d'un ton qui laissait plutôt entendre : “Y en a qui ont de la chance.” Et vous faites quoi? »

Nous y voilà, j'ai pensé. Et puis après avoir hésité une seconde, je me suis lancé.

« Je... j'écris, j'ai balbutié. Enfin, je suis auteur... écrivain, en fait, j'ai précisé, dans un irrépressible accès d'orgueil, bien que ce fût une appellation que je ne m'autorisais pourtant que dans la plus stricte intimité, et si peu souvent, encore.

– Ah bon, elle m'a fait. Et vous écrivez quoi?

– Des... des romans », j'ai répondu, tout en me préparant déjà à la question qui allait suivre – je le savais par expérience – et qui allait être : « Des romans policiers? » ou bien encore « Quel genre de romans? » J'en aurais mis ma main à couper. Et il faudrait alors que je m'étende longuement sur la question. Et depuis quand? Et comment ça vous vient? Et en combien de temps? Et avec ou sans les mains? Et que sais-je encore?

« Je mets un peu de gel? elle m'a fait.

– Pardon?... j'ai dit, parce que j'étais encore dans mes pensées et que je n'ai pas saisi tout de suite le sens de sa question, et que ce n'était pas tout à fait la réplique à laquelle je m'attendais, il faut bien le dire.

– Je mets un peu de gel ? m'a-t-elle répété.

– Euh...merci, non, ça va aller », j'ai fait.

Alors elle m'a passé un coup de brosse autour du cou et sur les épaules avant de me mettre un miroir entre les mains. Elle a retourné mon fauteuil et, par un savant jeu de reflets, m'a fait voir ma nuque.

« Ça va, comme ça ?

– C'est parfait, j'ai dit. C'est très bien. »

Carabine à patate

Que tous ceux et celles sur qui j'ai tiré me pardonnent. Je n'étais pas moi-même à cette époque. Pas tout à fait fini, encore. Non pas que je considère l'être vraiment aujourd'hui, mais je suis peut-être tout de même en voie d'achèvement, pourrait-on dire, même si cette dernière phase risque sans doute d'être la plus longue et que rien ne garantit que je puisse y parvenir avant terme.

Toujours est-il que les pulsions auxquelles j'ai pu me laisser aller dans mon jeune âge ne me possèdent plus aujourd'hui. Ce ne sont plus les mêmes, en tout cas. Ou si ce sont les mêmes, elles s'expriment différemment, et c'est heureux. En cela, j'estime avoir progressé un peu et atteint une certaine paix intérieure, toute relative, certes,

mais qui m'évite au moins de me laisser aller à faire usage d'une arme à l'encontre de mon prochain.

C'était une carabine qu'on m'avait offerte pour mon anniversaire. Que j'avais pu obtenir de ma mère, pour être exact. Mis devant le fait accompli, mon père n'avait pu que manifester sa désapprobation, à cause de cette aversion profonde pour les armes à feu qui lui venait de s'être fait tirer dessus pendant la guerre, ce dont il gardait un souvenir désagréable, c'est assez compréhensible. Cela dit, ma carabine n'avait pourtant rien des orgues de Staline, car si j'ai parlé d'arme à feu, c'est un abus de langage, et jamais mon fusil n'a fait parler la poudre, ni l'acier ni même le plomb, ce dont il aurait été bien incapable, de par sa conception même, car ce n'était qu'une modeste carabine à air comprimé, dont les projectiles n'étaient en fait que de petits cylindres de pomme de terre d'environ un centimètre et demi de long sur cinq millimètres de diamètre. Rien n'interdisait, soit dit en passant, d'utiliser d'autres légumes ou fruits, dont la chair était suffisamment tendre – mais pas

trop – pour en prélever un projectile, si bien que cette carabine à patate pouvait en cas de pénurie de pomme de terre, ou pour le plaisir de l'expérimentation, se transformer occasionnellement en carabine à potiron, à courgette, à pomme ou à poire. La pomme de terre offrait cependant la consistance idéale, et le meilleur rapport qualité/prix en matière de munitions, bien qu'il y eût, là aussi, différentes qualités de pommes de terre – inutile de s'étendre sur la question.

Le chargement s'effectuait par le bout du canon d'où l'on retirait un tube en acier que l'on plantait dans une pomme de terre, jusqu'à une butée, afin d'en extraire un projectile. On remettait ensuite le tube en place, imitant ainsi, très vaguement, le geste du trappeur chargeant son fusil à poudre noire. Aucun grizzly n'ayant jamais eu à se plaindre d'avoir croisé mon chemin, la comparaison s'arrête là.

Ne restait plus alors pour armer la carabine qu'à abaisser le canon jusqu'au déclic. Puis l'on refermait l'arme qui était enfin prête à faire feu – façon de parler.

Le tir, en lui-même, produisait un son mat qui, loin d'être ridicule, au contraire, évoquait un peu celui d'une arme équipée d'un silencieux. On peut dire que cette carabine pétait en quelque sorte plus haut que son cul, ce qui n'était pas pour me déplaire, car la détonation produisait incontestablement son effet et laissait entendre sans ambiguïté que ce n'était pas tout à fait un jeu, que quelque chose avait bel et bien quitté le canon et s'apprêtait à foudroyer la cible.

Ce très court suspens, qui séparait la détonation de l'impact et que, de mémoire, j'estime à plus ou moins une seconde, selon la distance, faisait redoubler de frayeur celui qui venait d'être mis en joue, qui attendait avec d'autant plus d'appréhension de savoir si le projectile allait l'atteindre ou l'épargner, auquel cas, étant donné le temps que nécessitait le rechargement de ma carabine, en prenant ses jambes à son cou, le veinard pouvait se considérer comme sauvé.

Si la trajectoire du cylindre de pomme de terre semblait à peu près rectiligne après la sortie du canon, elle devenait, au bout de quelques mètres, beaucoup plus originale,

selon, je le présume, les irrégularités du cylindre, la densité de la pomme de terre, la combinaison des vents contraires et des vents favorables, et les insectes de passage. Un défi permanent aux lois de la balistique.

C'est dans cette imprécision, peut-être, que résidait le seul danger que pouvait représenter mon arme, car même animé des meilleures intentions, en prenant bien soin de ne viser que sous la ceinture, un excellent tireur courait malgré tout le risque de crever un œil à quelqu'un – risque auquel j'ai toujours échappé de par le fait que mes cibles privilégiées qu'étaient mes copains d'alors, lorsque je les mettais en joue, me tournaient le dos et fuyaient en poussant de grands cris. C'est ainsi que j'éprouvais leur amitié, sans doute, toujours touché de les voir revenir vers moi, le lendemain, pas rancuniers pour un sou.

J'ai fait feu sur les filles, aussi – on est assez maladroit avec les filles à cet âge-là –, les mêmes qu'il m'arrivait déjà, avant d'être armé, de poursuivre à travers les vergers, une branche d'orties à la main, pour bien

m'assurer de n'éprouver aucun sentiment à leur égard.

De tout cela, bien entendu, je ne tire aucune fierté. Et tandis que j'en parle, c'est plutôt la honte qui m'étreint. Si j'y repense, aujourd'hui, c'est simplement que, comme quantité d'autres choses que j'ai pu posséder, je me demande bien où a pu passer ma carabine à patate.

Un grand endroit pour dérouler

Des îles Hébrides, avant, je ne savais rien. S'il avait fallu les situer sur une carte, j'aurais été bien embarrassé. En vain, j'aurais bêtement promené mon doigt du côté des Galápagos, de Saint-Pierre-et-Miquelon, ou des Kerguelen. Par hasard, en plein Pacifique, peut-être serais-je tombé sur les Nouvelles-Hébrides, et j'aurais crié victoire un peu vite, sans me douter que je commettais une erreur grossière, et que plus de quinze mille kilomètres séparaient les Hébrides des Nouvelles-Hébrides – le jour et la nuit. J'ignorais dans quel hémisphère, dans quelle mer ou quel océan elles baignaient, la couleur de peau et la langue des peuples autochtones, si toutefois ces îles étaient peuplées.

J'imaginai un petit archipel, refuge pour oiseaux marins et ornithologues cocus, où

soufflait à longueur d'années un vent à décorner les bœufs. J'imaginai des îles grouillant de tortues, d'immenses plages de sable noir où se traînaient quelques éléphants de mer en rut. Des terres volcaniques parcourues de lézardes et de varans aux couleurs de lave. J'imaginai tout et n'importe quoi. Et sans rien en connaître, la destination m'attirait. Ce pourrait être, sans nul doute, un voyage inoubliable, pensais-je. De ceux d'où l'on revient différent.

Alors j'ai pris la peine de me renseigner un peu, et je suis tombé sur ces quelques lignes, à l'intention des candidats touristes :

Le Hebrides

« près de la mer que nous oublions de compter les jours... »

Se tenant majestueux au bord du nord-ouest de l'Europe, cette mille-longue chaîne de l'île 150 des plages, de la culture, de la faune et de l'aventure est un asile pour des activités en plein air, et un grand endroit pour dérouler.

Nulle part autrement volonté vous trouvez une telle diversité des paysages et de l'espèce, des arts, des métiers et de la musique : les îles ont une abondance de beaux habitats... paisibles, d'unspoilt et de normal. L'eau douce et les bras de mer unsurpassable dans leur beauté et abondance fournissent une grande ressource pour des pêcheurs et la vie d'oiseau. La musique et les métiers traditionnels vivent dessus dans une culture animée et moderne, qui est civilisée dans le sens vrai du mot. En frayant un chemin le sport et les événements culturels attirez les personnes de partout dans le monde pour éprouver ce centre gaélique. Obtenez même plus près de la nature : un voyage de bateau pour repérer des baleines, des dauphins, des joints ou des puffins ou une promenade guidée pour se mélanger aux loutres, aux buzzards ou aux cerfs communs. Et pour ceux qui comme une adrénaline se précipitent, l'expert ou pas, essayent notre surfer, s'élever, le canotage de plongée ou de puissance. Venez à la maison avec un nouveau passe-temps!

Le Hebridean Gaels fournissent toujours une bienvenue amicale, incitant le visiteur pour

partager le sens d'appartenir et de liberté – un des grands traits de l'héritage local. Le sens de l'entourage par l'air frais de Hebridean porte le visiteur à un monde de serenity.

Le Hebrides est une oasis de calme dans un monde chaotique.

« Un monde de serenity ... une oasis de calme... » Tu parles, j'ai pensé. Je voyais très bien le tableau. Un vaste terrain militaire, plutôt, un champ de tir. Une zone d'essais nucléaires contaminée à jamais. Un archipel sacrifié à d'étranges expérimentations secrètes. Une oasis de chaos dans un monde chaotique.